

Living the Lotus 8

Buddhism in Everyday Life

2026
VOL. 251



Les centres du Dharma à travers l'Inde célèbrent les semaines de vénération des ancêtres, du 1er au 15 juillet

Les fidèles célèbrent la cérémonie de l'Ullambana le 15 juillet, le cœur rempli de gratitude

Vivre le Lotus N° 251 (août 2026)

Rédacteur en chef : Takashi MAEDA
Directrice de rédaction : Sachi MIKAWA
Traducteur : Pierre REGNIER
Rédaction : personnel du siège de Risshô Kôsei-kai International

Living the Lotus est publié tous les mois par Rissho Kosei-kai International, Fumon Media Center 3F, 2- 7-1

La Risshô Kôsei-kai est une organisation bouddhique laïque dont le texte sacré est le Sûtra du Lotus. Elle fut établie en 1938 par Nikkyô NIWANO (fondateur) et Myôkô NAGANUMA (cofondatrice). Elle est composée d'hommes et de femmes ordinaires qui souhaitent intégrer les enseignements du Bouddha Śākyamuni dans leur vie quotidienne et contribuer à l'établissement de la paix dans le monde. Nous, les membres, avec l'actuel Président Nichikô NIWANO, œuvrons en tant que Bouddhistes à la transmission des enseignements du Bouddha tout en nous impliquant dans de nombreuses actions locales et internationales en faveur de la Paix, en coopération avec d'autres organisations.

Le titre de cette lettre mensuelle Living the Lotus—Buddhism in Everyday Life (« Vivre le Lotus—Le Bouddhisme au quotidien ») reflète notre vœu d'enrichir notre vie et de lui donner davantage de sens en vivant les enseignements du Sûtra du Lotus dans nos actes quotidiens, à l'image de la belle fleur de Lotus qui s'épanouit, bien que poussant dans l'eau boueuse. Le but de cette lettre publiée sur internet est d'aider les gens dans le monde entier à intégrer dans leur vie de tous les jours les enseignements du bouddhisme.

Si l'on allume une lumière pour autrui

Rev. Nichikô NIWANO

Président de la Risshô Kôsei-kai



Participation à la « cérémonie de plantation du riz » dans les rizières du dojo d'entraînement d'Ome, cultivées par les élèves de Gakurin (en juin dernier)

« Pour les autres »... mais pour qui, au juste ?

Nous parlons souvent, presque sans y penser, de la chance que nous avons d'être liés les uns aux autres et de vivre en nous soutenant mutuellement. Des expressions comme « Dans les moments difficiles, on s'entraide » ou « En voyage, il faut un compagnon ; en société, il faut de la bienveillance » sont, depuis longtemps au Japon, reçues comme allant de soi.

Je viens de dire « au Japon », mais par exemple, en République du Ghana, en Afrique, il paraît que l'idée selon laquelle « même dans la plus grande pauvreté, on ne mourra jamais abandonné au bord de la route » est profondément enracinée chez de nombreux Ghanéens. Quelqu'un viendra forcément vous soutenir, quelqu'un vous aidera. Parce que chacun y croit, il est possible de vivre en gardant toujours un esprit positif et plein d'espérance : c'est ce que l'on appelle, paraît-il, la « magie ghanéenne ». Bien entendu, je pense que partout dans le monde existent des cultures fondées sur cette entraide entre les êtres humains, ainsi que des expressions qui leur sont propres.

Dans le même esprit, le proverbe « La compassion n'est pas seulement pour les autres » est lui aussi très familier au Japon. Il signifie, comme chacun le sait, que la bienveillance envers autrui finit toujours par revenir vers soi ; il exprime ainsi que « notre monde est un monde où chacun soutient et est soutenu par les autres ».

Dans le même sens, Nichiren Shônin nous a laissé ces paroles qui expliquent de manière simple le sens et les mérites du don (fuse) : « Si l'on donne quelque chose à autrui, cela devient un secours pour soi-même. De même, lorsqu'on allume une lampe pour quelqu'un, c'est aussi le chemin devant soi qui



s'éclaire. » Cet enseignement rejoint également le proverbe « La compassion n'est pas seulement pour les autres ». Pourtant, j'entends dire qu'aujourd'hui certains éprouvent des doutes ou un malaise à l'égard de cette idée d'agir « pour les autres ». Pour certaines personnes, et elles sont assez

Hommage aux bodhisattvas du bénévolat

Je pense que certains profiteront de ces vacances d'été pour consacrer véritablement leur temps aux autres en participant à des activités bénévoles.

Le bénévole est une personne qui, animée par un sentiment de compassion, se met spontanément au service de ceux qui sont dans le besoin. Or, le mot japonais hōshi (奉仕), que l'on utilise pour traduire « se mettre au service de quelqu'un », signifie aussi servir les divinités ou les bouddhas. Lorsque je me suis rendu dans les régions touchées par le grand séisme de Hanshin-Awaji, dont nous avons commémoré l'an dernier les trente ans, ainsi que dans celles frappées par le grand séisme de l'Est du Japon ou par celui de Kumamoto, j'ai vu de nombreux bénévoles travailler sans relâche afin d'apporter leur soutien aux sinistrés. Ils agissaient comme s'ils servaient les divinités et les bouddhas eux-mêmes, comme s'ils servaient la vie, si précieuse. En les voyant, j'ai été profondément ému et je me suis dit du fond du cœur : « Ces personnes sont de véritables bodhisattvas. » Chaque fois que je rencontre de tels « bodhisattvas du bénévolat », ils m'enseignent que l'être humain porte en lui le désir non seulement d'être heureux lui-même, mais aussi de voir tous les autres accéder au bonheur avec lui.

À l'inverse, lorsqu'une personne ne peut accepter l'idée d'agir pour les autres, j'ai le sentiment qu'il serait contre-productif de lui répéter : « En ce monde, chacun soutient et est soutenu par les autres. » Chacun a sa propre manière de penser, et essayer d'imposer ses valeurs ne fait, au contraire, qu'éloigner les cœurs.

Cependant, selon le principe des « dix mondes mutuellement inclus » (jikkai gogu), chacun possède en lui un cœur de bouddha et de bodhisattva ; chacun a le souhait de rendre le monde meilleur. Si nous croyons en cela et consacrons nous-mêmes notre corps et notre cœur au service des autres, alors, même auprès de ceux que les paroles ne parviennent pas à convaincre, notre exemple transmettra la joie que l'on éprouve à se dévouer pour autrui, ainsi que cette vérité : en ce monde, chacun soutient et est soutenu par les autres. C'est ainsi, par notre manière d'être, qu'il est essentiel que chacun transmette, par son propre exemple, cette culture de la bienveillance envers autrui.

Lorsque l'on porte son regard sur le monde, force est de constater qu'il est encore loin d'être un lieu où chacun puisse vivre aisément. Dans le prochain numéro, j'aimerais poursuivre cette réflexion en évoquant des gestes simples et concrets qui nous permettent de vivre ensemble dans l'harmonie.

« Kōsei », numéro d'août 2026

Chérir chaque rencontre pour apporter le bonheur à de nombreuses personnes en les guidant vers les enseignements du Bouddha

Rissho Kosei-kai d'Oulan-Bator, Mongolie
Mme Bayanjav Oyungerel

Quand et comment avez-vous rejoint la Rissho Kosei-kai ?

En 2015, guidée par la belle-mère de ma fille aînée, j'ai rejoint la Rissho Kosei-kai, et j'en suis très reconnaissante aujourd'hui.

Dès que je l'ai entendue parler d'une « organisation bouddhiste japonaise », les souvenirs de l'opération subie par mon mari pour une tumeur au cerveau dans un hôpital japonais en 2007 me sont revenus en mémoire. Mon mari a gardé quelques séquelles de paralysie après son opération, mais il est aujourd'hui en bonne santé et se porte très bien. Depuis lors, je me sens très proche du Japon et du peuple japonais. C'est pourquoi j'ai été reconnaissante de devenir membre de la Rissho Kosei-kai.

Pourriez-vous nous faire part d'expériences que vous avez vécues depuis votre adhésion à la Rissho Kosei-kai et au cours desquelles les enseignements du Bouddha vous ont aidée à changer votre état d'esprit ?

Je considère le hoza, ou « cercle du Dharma », de la Rissho Kosei-kai comme un lieu où nous apprenons, ensemble, à vivre selon les enseignements du Bouddha, et comme le lieu où mon cœur s'est transformé. Avant de rejoindre la Rissho Kosei-kai, je gardais mes soucis pour moi, en essayant de tout gérer seule. Lorsque j'ai assisté à une séance de hoza pour la première fois, j'ai été profondément émue de voir tous les membres de la sangha partager ouvertement leurs difficultés, sans rien cacher.

Lorsque j'ai rejoint la Rissho Kosei-kai, je me consacrais corps et âme à prendre soin de mon mari, à l'aider dans sa vie quotidienne, et j'étais assez épuisée, tant sur le plan que physique et mental. Je me disais : « C'est simplement ce que je ressens, donc ça ne sert à rien d'en parler à qui que ce soit... Après tout, c'est ma vie. » En raison de ma forte personnalité et de mon esprit de compétition, je gardais mes sentiments pour moi et je ne parvenais pas à me confier à qui que ce soit. Cependant, pendant la séance de hoza, les responsables et les



Mme Oyungerel prononçant un discours lors de la cérémonie marquant le 22e anniversaire de la fondation du centre d'Oulan-Bator

membres de la sangha m'ont tendu la main avec douceur, en me disant des choses comme : « Ça a dû être difficile pour toi jusqu'à présent » et « Tu as fait un excellent travail en persévérant toute seule ». Leurs encouragements m'ont permis d'exprimer honnêtement ce que j'avais sur le cœur. Le fait de parler franchement m'a aidée à commencer à voir les choses de manière positive, et mon esprit s'est apaisé.

Cette séance de hoza a marqué un tournant majeur dans votre vie, n'est-ce pas ?

En écoutant les membres s'exprimer lors de la hoza, j'ai pris profondément conscience du fait que, par souci pour mon mari, qui a besoin d'aide, je n'avais pas compris son désir de faire les choses par

lui-même. Mon approche erronée – essayer de tout faire à sa place – le mettait en réalité mal à l'aise.

Depuis lors, je respecte les souhaits de mon mari : je le laisse s'occuper de tout ce qu'il peut faire par lui-même et je ne lui apporte mon aide que pour les tâches qu'il ne peut pas accomplir. Je ne l'assiste que lorsque cela est nécessaire pour ses activités quotidiennes, en veillant à ce que la vie de tous les jours fasse elle-même partie intégrante de sa rééducation. Après avoir changé ma façon de penser en modifiant mes propres pensées et attitudes grâce aux enseignements, ma relation avec mon mari s'est améliorée. Désormais, chaque fois que je vois mon mari participer aux tâches ménagères, je me sens confiante et heureuse, et surtout, il en est venu à soutenir ma pratique au sein de la Rissho Kosei-kai.

Lorsque vous étudiez les enseignements du Bouddha, y a-t-il des points que vous gardez à l'esprit ?

« Tout est interconnecté » : cet enseignement, celui de l'origine dépendante, est celui que je ressens le plus personnellement dans ma vie quotidienne. De plus, c'est précisément parce que tout existe grâce à l'interdépendance que je m'intéresse à l'enseignement selon lequel « toutes les choses sont sans-soi », c'est-à-dire que rien n'existe de manière indépendante ou par soi-même. Il existe en Mongolie un proverbe célèbre qui dit : « Une personne seule ne fait pas une famille, et une seule bûche ne suffit pas à entretenir un feu. » Ce proverbe illustre à quel point la coopération et l'unité sont essentielles au sein de la famille et entre compagnons, dans l'environnement naturel



Mme Oyungerel (deuxième à partir de la gauche), de passage au Japon pour assister à la cérémonie de la naissance du Bouddha, a participé le 4 avril à la « cérémonie d'entrée et de fin d'études (cérémonie célébrant les enfants qui ont intégré l'école ou obtenu leur diplôme ce printemps) et à la fête des cerisiers en fleurs » organisées au Centre Dharma de Minami-Tama.



降誕会団参で来日中、ウランバートル支部の皆さんと国際伝道部の事務所を訪問（中列右から3人目）

hostile et le mode de vie nomade de la Mongolie. Dans le même temps, j'ai pris conscience que ce proverbe partageait de nombreux points communs avec les concepts d'interdépendance enseignés dans la vérité de l'origine dépendante et la doctrine selon laquelle « toutes les choses sont sans-soi ». Cela m'a rappelé une fois de plus que nous ne vivons pas seuls, mais que nous sommes soutenus en nous aidant et en nous appuyant les uns les autres au sein des liens et des relations que nous partageons avec nos familles et ceux qui nous entourent.

Qu'est-ce qui vous attire le plus chez la Rissho Kosei-kai ?

Je crois que la récitation des sutras au sein de la Rissho Kosei-kai est une pratique importante qui nous aide à reconnaître le caractère précieux de la vie, que nous avons hérité de nos ancêtres. Chaque matin et chaque soir, lorsque je récite les sutras, je ressens un sentiment indescriptible de renouveau, et j'exprime toujours ma gratitude envers le Bouddha et mes ancêtres. En Mongolie, de nombreuses personnes pratiquent traditionnellement le bouddhisme tibétain, et j'avais l'habitude de me rendre dans des temples pour écouter les moines chanter les sutras et expliquer les enseignements bouddhistes, mais comme tout se déroulait en tibétain, je ne comprenais pas un mot. Cependant, ce qui me plaît particulièrement chez la Rissho Kosei-kai, c'est que je peux réciter les sutras en utilisant les textes de lecture dans ma langue maternelle, le mongol. Je suis profondément reconnaissante de pouvoir découvrir de près, chaque jour, l'enseignement du Bouddha et d'en comprendre pleinement le sens. Aujourd'hui, j'ai pris goût à la récitation des sutras

Interview

et, heureusement, j'ai même commencé à réciter l'édition en mongol du « Triple Sutra du Lotus ». Je lis également le message mensuel du Président avec une sincère gratitude.

Pour finir, pourriez-vous nous faire part de vos souhaits actuels et de vos objectifs pour votre pratique future ?

En signe de gratitude pour avoir découvert les enseignements de la Rissho Kosei-kai, j'ai guidé six proches et amis vers la foi.

L'une d'entre elles, ma belle-sœur Erdenechimeg, est une personne assidue dont la nature de Bouddha rayonne de mille feux ; elle a d'ailleurs obtenu le titre d'enseignante du Dharma. À l'automne 2024, ma belle-sœur et moi-même avons reçu le Gohonzon des mains du révérend Hidemitsu Suzuki, directeur adjoint de Rissho

Kosei-kai International, et l'avons installé dans nos foyers respectifs. Je continuerai à chérir chaque rencontre, en aidant autant de personnes que possible à trouver le bonheur en les guidant vers ces précieux enseignements : tel est mon plus grand souhait à l'heure actuelle et l'objectif de ma pratique. Et j'espère que, grâce aux enseignements du Sûtra du Lotus, chacune des personnes que je guide parviendra à prendre conscience de la noble nature de Bouddha qu'elle possède intrinsèquement et fera rayonner encore davantage sa propre vie.

Je suis vraiment heureuse d'avoir pu, cette année, aux côtés de mon fils Sanchir et de mes deux petits-enfants, participer à un pèlerinage collectif à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Shakyamuni, visiter le Grand Hall sacré et étudier les enseignements du Bouddha. J'y vois une preuve de ma foi — le fruit de ma pratique des enseignements du Bouddha et de la Rissho Kosei-kai chez moi — et j'en suis profondément reconnaissante. J'ai l'intention de continuer à m'efforcer chaque jour de mettre en e pratique ce que j'ai appris au sein de la Rissho Kosei-kai, tout en espérant que ma foi se transmettra à mes enfants et à mes petits-enfants.

Enfin, je tiens à exprimer ma gratitude à Mme Shuger Zorigmaa, responsable de la section de la Rissho Kosei-kai d'Oulan-Bator, ainsi qu'aux autres responsables de section et à tous les membres.



M. Idei (ancien responsable de l'organisation de la RK), qui a participé en tant que conférencier à la cérémonie marquant le 22e anniversaire de la fondation du centre d'Oulan-Bator, en compagnie de — de gauche à droite : M. Sanchil, son petit-fils, M. Idei et M. Oyungerel.

Pratiquer le Dharma ici et maintenant

Le Sûtra du Lotus et les Quatre Nobles Vérités



Dr, Dominick Scarangelo
Conseiller international de la Rissho Kosei-kai



Dans la continuité du mois dernier, nous publions aujourd'hui l'article « C'est ici le dojo (Practicing the Dharma in the Here and Now) » rédigé par le Dr Dominique Scarangelo, conseiller international de la Rissho Kosei-kai. « Soku-se-dōjō » trouve son origine dans la « vision du dōjō » exposée dans le « Chapitre XXI : Le pouvoir divin du Tathāgata » du Sûtra du Lotus — un enseignement selon lequel tout lieu peut devenir un lieu de pratique. « Soku-se-dōjō » est un enseignement qui nous encourage doucement à mettre en pratique les enseignements dans tous les lieux de la vie quotidienne, que ce soit à la maison, au travail ou à l'école.

La vérité de la souffrance : le fossé entre nos désirs et la réalité

Ce mois-ci, j'aimerais entamer avec vous tous une exploration des Quatre Nobles Vérités. Les discussions sur le bouddhisme commencent généralement par les Quatre Nobles Vérités, mais afin de les comprendre dans la perspective du Sûtra du Lotus, nous avons attendu jusqu'à présent.

Lorsque le Bouddha Shakyamuni fit tourner la roue du Dharma pour la première fois et commença à enseigner, on dit qu'il présenta les Quatre Nobles Vérités. Ces quatre principes sont souvent comparés au diagnostic et à la prescription d'un médecin pour guérir la maladie d'un patient. La première des Quatre Nobles Vérités est le diagnostic de la maladie spirituelle de l'humanité : la souffrance. Le Bouddha affirme que la vie, telle que nous la menons habituellement, est pleine de souffrance. Mais qu'est-ce que la souffrance ?

Le mot « souffrance » nous fait penser à une détresse extrême, à la maladie et à la douleur. Les soutras évoquent souvent les quatre souffrances : la naissance, le vieillissement, la maladie et la mort. Si celles-ci seules définissaient la souffrance, beaucoup d'entre nous pourraient penser que la souffrance est quelque chose qui nous touche principalement en fin de vie et remettre en question l'affirmation du Bouddha selon laquelle la vie est pleine de souffrance.

Cependant, la « naissance » ainsi que « le vieillissement, la maladie et la mort » ont également d'autres significations dans le contexte de notre expérience de la vie quotidienne. Parce que nous portons des jugements arbitraires sur ce qui est bon ou mauvais, ou souhaitable ou indésirable, la « naissance » se produit — c'est-à-dire l'émergence de la souffrance (Buddhism for Today, 156). Nous pouvons considérer « le vieillissement, la maladie et la mort » comme notre lutte contre cette souffrance, ou comme la détresse ou l'anxiété que nous ressentons souvent lorsqu'une situation à laquelle nous nous accrochons change, se détériore et touche à sa fin. Vu sous cet angle, je pense que la plupart des gens peuvent admettre que le Bouddha avait raison. Nous vivons ce genre de cycle

d'expériences chaque jour de notre vie. La vie est bel et bien pleine de souffrance !

Cette explication révèle également le sens fondamental de la souffrance, qui est « dukkha » en pali. Comme le décrit le président Niwano, la souffrance surgit lorsque les choses ne se passent pas comme nous le souhaitons. En d'autres termes, lorsque le Bouddha dit que la vie est pleine de souffrance, il veut dire que les choses ne se conforment souvent pas à nos souhaits. Les sentiments que nous éprouvons dans l'écart entre nos souhaits et la réalité constituent la souffrance. C'est pourquoi le Bouddha a également décrit la souffrance comme la séparation d'avec ce que nous aimons, l'incapacité d'échapper à ce que nous haïssons et l'échec à obtenir ce que nous voulons. Ce sont là des exemples familiers de situations où les choses ne se passent pas comme nous le souhaitons.

Selon le Bouddha, pour mener une vie plus heureuse et plus épanouissante, nous devons d'abord reconnaître que la vie est pleine de souffrance, puis reconnaître la souffrance elle-même lorsqu'elle surgit. Cette « » peut paraître étrange, mais nous ne parvenons souvent pas à reconnaître notre propre souffrance. Le Bouddha a observé que nous confondons fréquemment la souffrance avec le bonheur. En conséquence, nous



Pratiquer le Dharma ici et maintenant



perpétuons des schémas de pensée et d'action qui finissent par nous causer beaucoup de peine et de chagrin. Ainsi, pratiquer la Vérité de la souffrance signifie reconnaître de manière existentielle que la vie est remplie de souffrance et, dans le monde de l'expérience quotidienne, apprendre à reconnaître la souffrance lorsqu'elle apparaît.

Comment mieux reconnaître la souffrance ? Une façon consiste à prêter attention à nos sentiments chaque fois que les choses ne se passent pas comme nous le souhaitons. Dans ces moments-là, nous sommes susceptibles de ressentir une détresse et une anxiété intérieures, même si nous ne les reconnaissons pas immédiatement. Un autre signe est l'apparition des états d'esprit propres aux six plans d'existence, en particulier les « quatre chemins maléfiques » : les enfers, les esprits affamés, les bêtes et les asuras.

Chaque fois que surgissent la colère, la haine, le désir, l'ignorance ou la jalousie, nous réagissons à l'écart entre la façon dont nous aimerions que les choses soient et la réalité telle qu'elle est. Nous pouvons ressentir de la colère ou de la haine lorsque quelqu'un ou quelque chose agit à l'encontre de nos souhaits. Le désir apparaît généralement lorsque nous recherchons la satisfaction sans parvenir à l'obtenir. L'ignorance est le sentiment que notre esprit n'est pas aussi vif et efficace que nous le souhaiterions. La jalousie peut s'emparer de nous lorsque les autres semblent obtenir davantage de ce qu'ils souhaitent que nous. En fin de compte, toutes ces émotions sont des formes de souffrance que nous pouvons ressentir lorsque les choses ne se passent pas

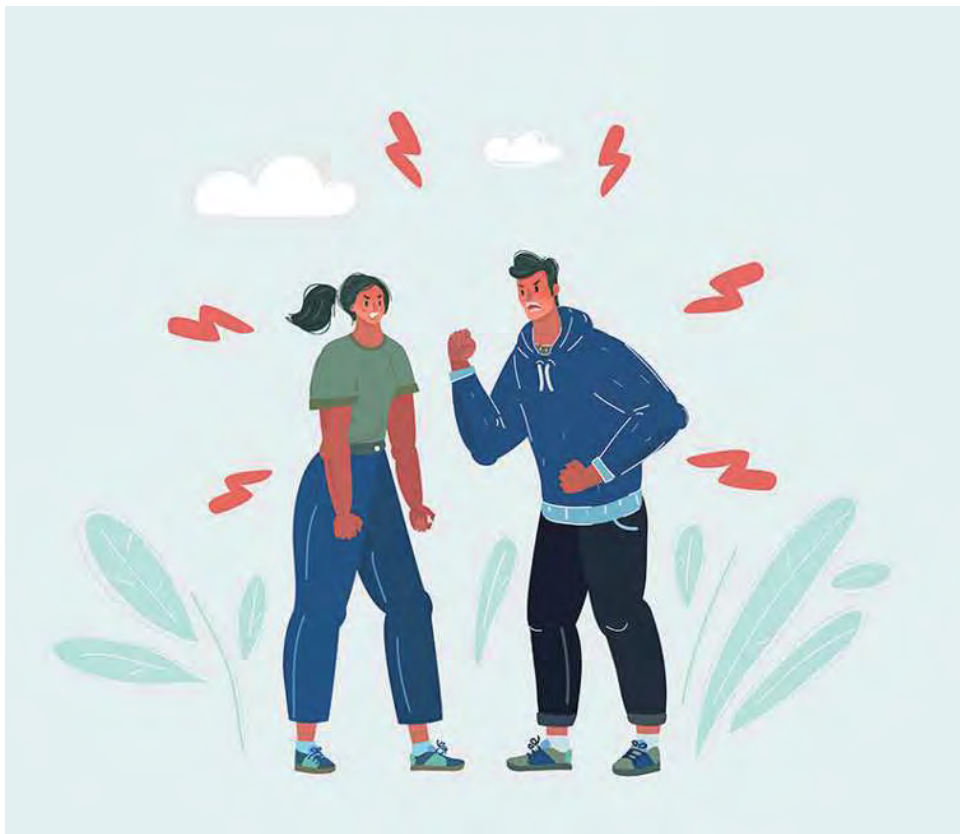
comme nous le souhaitons.

Souvent, au départ, nous ne percevons pas ces états comme de la souffrance. Par exemple, nous pouvons nous sentir momentanément justifiés lorsque nous nous en prenons avec colère à quelqu'un qui n'a pas agi comme nous le souhaitons. C'est souvent ainsi que notre esprit non éveillé perçoit initialement à tort la souffrance comme un plaisir.

Par conséquent, chaque fois que ces états d'esprit surgissent, même si nous ne ressentons pas de détresse, nous devrions les considérer comme des signes indiquant que nous éprouvons de la souffrance — l'écart entre nos souhaits et la réalité.

Enfin, notre corps peut nous fournir un autre indice. Au cours de notre étude des Dix Telles-Quelles, nous avons appris que « une telle incarnation » fait référence à notre entité, la totalité du corps et de l'esprit. Même lorsque notre esprit conscient n'a pas conscience de la souffrance, celle-ci peut se manifester par des changements physiologiques dans notre corps.

Grâce à la pleine conscience et à la « pleine conscience du corps », nous pouvons mettre en pratique la Noble Vérité de la souffrance en reconnaissant les moments où nous sommes en détresse face à l'écart entre nos souhaits et la réalité.





Compte rendu de terrain de la Sangha

Le révérend Keiichi Akagawa, Responsable du Centre du Dharma du Sri Lanka et du Centre du Dharma du Bangladesh

Le lien parent-enfant qui a surmonté la souffrance

Dans l'épisode de ce mois-ci de « Pratiquer le Dharma ici et maintenant », nous explorons la première des Quatre Nobles Vérités, la Vérité de la souffrance. Le Bouddha enseigne que la souffrance surgit lorsque la réalité ne se déroule pas comme nous le souhaitons. Chaque fois que nos espoirs et la réalité sont très éloignés l'un de l'autre, nous éprouvons une profonde angoisse. Ma rencontre avec un couple qui s'est récemment rendu au Centre du Dharma du Bangladesh m'a profondément rappelé l'essence de la Vérité de la souffrance, ainsi que la dignité et la résilience de l'esprit humain, capable de s'élever au-dessus de la souffrance.

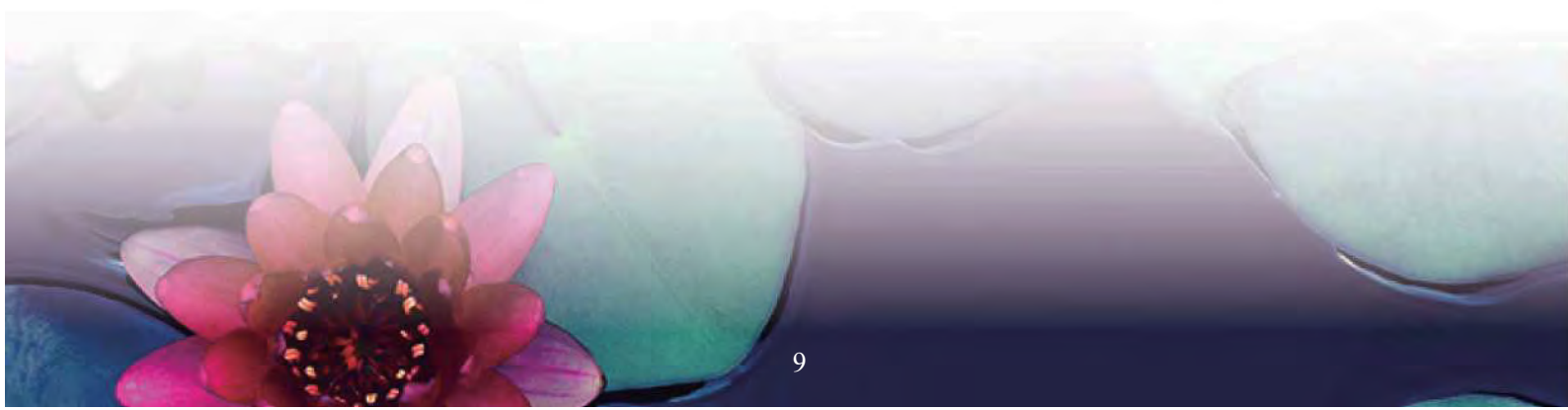
Ce couple avait un fils qui travaillait dans une banque. Un jour, ils sont venus me voir, l'air profondément bouleversés. « Notre fils a soudainement cessé de nous parler », m'ont-ils dit. « Il semble nous éviter, et nous ne savons pas quoi faire. » En écoutant attentivement leur récit, la dure réalité à laquelle leur fils était confronté s'est peu à peu révélée. Selon les parents, bien qu'il ait obtenu des résultats exceptionnels en matière d'épargne et d'ac, sa supérieure hiérarchique, une femme musulmane jalouse de ses capacités, lui avait tout volé, s'attribuant ses succès comme si c'étaient les siens. La direction, composée presque exclusivement de musulmans, ne tenait aucun compte de ses plaintes, aussi virulentes fussent-elles, concernant la conduite répréhensible de sa supérieure, et celle-ci n'a jamais eu à rendre de comptes. Confronté aux dures

réalités de la vie en tant que membre d'un groupe minoritaire, il se trouvait au bord du désespoir et se renfermait émotionnellement.

Le fils en est venu à se demander : « Pourquoi est-ce que c'est celui qui agit correctement qui en pâtit ? » Pour lui, cette réalité injuste, sur laquelle il n'avait absolument aucun contrôle, était source d'une souffrance insupportable. Ses parents, eux aussi, étaient rongés par l'angoisse en voyant leur fils souffrir, et une ombre pesante s'était abattue sur leur famille.

Au lieu de me joindre aux parents pour dénoncer l'injustice et critiquer la société, j'ai silencieusement réfléchi à la souffrance émotionnelle que leur fils devait endurer. Puis j'ai dit aux parents : « Votre fils a dû porter ce fardeau tout seul, car il ne voulait pas vous causer de souci. C'est vraiment un fils gentil et attentionné qui aime profondément ses parents. »

À peine ces mots avaient-ils été prononcés que de grosses larmes se mirent à couler sur le visage de la mère. Ce n'était pas un commentaire moralisateur sur l'injustice de la société qui avait touché son cœur, mais quelques mots pleins de compassion qui reconnaissaient le cœur blessé de leur fils. Ces mots simples semblaient faire fondre en douceur le fardeau qui pesait si lourdement sur les deux parents.





la sévérité née de la compassion

Le Bouddha Śākyamuṇi réprimande Rāhula

Rev. Nikkyo NIWANO
Fondateur de la Risshô Kôsei-kai



Lors de la cérémonie nationale de commémoration des victimes de la guerre qui s'est tenue au Nippon Budokan (15 août 1989)



À ce propos, on peut penser à ce que l'on appelle les « deux principes de la fermeté et de l'affection ». Selon cet enseignement, pour former ou guider une personne, il faut réunir à la fois la rigueur et la bienveillance.

Śākyamuṇi en était l'exemple même. Au plus profond de lui résidait une compassion infinie, dans sa manière concrète d'enseigner, il faisait aussi preuve d'une grande fermeté. Voici un épisode qui l'illustre.

Cela se passa lorsque Rāhula, à la fois son fils et son disciple, était encore un jeune garçon. Il poursuivait alors sa pratique au monastère des Sources Chaudes, situé à l'extérieur de la ville de Rājagṛha. Il arrivait que des fidèles laïcs, désireux de rencontrer Śākyamuṇi, lui demandent :

— Où se trouve actuellement le Vénéré du Monde ?

Par espièglerie, lorsque le Bouddha se trouvait au mont du Pic des Vautours, Rāhula répondait :

— Il est au monastère du Bois de Bambous.

Et lorsque le Bouddha séjournait au monastère du Bois de Bambous, il disait :

— Il semble qu'il soit au mont du Pic des Vautours.

Comme ces deux lieux étaient éloignés d'environ huit kilomètres, les visiteurs faisaient le trajet pour rien, revenaient épuisés et ne rencontraient finalement pas Śākyamuṇi.

Lorsque Śākyamuṇi apprit ce qui se passait, il se rendit lui-même au monastère des Sources Chaudes. Il ordonna à Rāhula :

— Apporte-moi une bassine remplie d'eau.

Après s'être lavé les pieds dans cette bassine, il lui demanda :

— Rāhula, pourrais-tu boire cette eau ?

— Non, répondit Rāhula. C'est l'eau qui a servi à laver les pieds.

Le Bouddha lui dit alors :

— En effet. Bien qu'elle ait été pure à l'origine, elle n'est plus buvable dans cet état. De même, toi qui as quitté le monde pour suivre une voie pure, au lieu de t'appliquer à la Voie et de discipliner ton esprit, tu mets les autres dans l'embarras en mentant et tu t'en réjouis. Tu es semblable à cette eau.

Puis il lui fit jeter l'eau et demanda :

— Pourrait-on maintenant servir de la nourriture ou des boissons dans cette bassine ?

— Non, répondit Rāhula. Elle a contenu une eau souillée ; ce n'est pas possible.

— C'est exact. Toi aussi, en ce moment, tu es dans un état comparable à celui de cette bassine.

Le Bouddha donna alors un coup de pied à la bassine. Celle-ci roula bruyamment sur le sol, rebondissant plusieurs fois avant de s'arrêter.

Le Bouddha demanda :

— As-tu craint qu'elle ne se brise ?

— Non, répondit Rāhula. C'est un objet sans grande valeur ; même si elle se cassait, cela n'aurait pas d'importance.

Alors le Bouddha le réprimanda en ces termes :

— Toi aussi, si tu continues à jouer ainsi avec les paroles et à tourmenter les gens, tu deviendras quelqu'un que personne n'aimera et dont personne ne regrettera la perte.

Cette sévère admonestation pénétra profondément le cœur de Rāhula. Par la suite, il s'appliqua à la pratique avec une ardeur renouvelée, comme s'il était devenu un autre homme.

Il accumula discrètement la vertu, fut reconnu comme « le premier dans la pratique discrète » et fut ainsi



Ce que ces larmes m'ont appris

Révérend Takashi Maeda,
directeur de Rissho Kosei-kai International

Bonjour à tous. L'expérience qui m'a d'abord conduite à la foi s'est produite lorsque j'ai participé à une action bénévole pendant ma deuxième année de lycée. Avec des membres de la sangha de la Rissho Kosei-kai, je me suis rendue au domicile d'une femme qui avait perdu son mari et sa jambe droite pendant la guerre. Nous l'avons aidée à construire une étagère de cuisine.

Une fois notre travail terminé, alors que nous étions sur le point de partir, elle est sortie en béquilles pour nous dire au revoir. Nous lui avons dit : « Merci beaucoup », puis nous sommes repartis à vélo. C'est à ce moment-là que j'ai entendu un bruit sourd derrière nous. En me retournant, je l'ai vue assise par terre, nous faisant signe de la main, le visage baigné de larmes.

En tant que lycéen, j'ai été profondément ému par ce spectacle. J'ai pris conscience que même un petit geste de gentillesse pouvait apporter une joie aussi profonde à une autre personne. Cette expérience m'a touché au plus profond de mon cœur d'une manière que je n'ai jamais oubliée. À ce jour, cette scène reste gravée dans ma mémoire comme le point de départ de ma foi et continue d'inspirer mes actions.

Dans le message de ce mois-ci, le président Niwano nous enseigne que les êtres humains ont le désir de trouver le bonheur avec les autres, et non pas uniquement pour eux-mêmes. La lumière que nous allumons pour les autres illumine non seulement leur cœur, mais réchauffe également le nôtre. Les actes de générosité et le bénévolat en sont certes des exemples, mais dans notre vie quotidienne, les paroles bienveillantes et les gestes attentionnés le sont tout autant. Chacun d'entre eux est une petite lumière.

En chérissant le cœur compatissant d'un bodhisattva, puissions-nous continuer à allumer ces petites flammes pour ceux qui nous entourent. Je crois que, petit à petit, ces actes de bienveil-



Les membres de Rissho Kosei-kai International ont accueilli Mme Yoko Phillips, de Rissho Kosei-kai du Royaume-Uni, dans leurs locaux à Tokyo le 1er juin (au premier rang, à gauche : Mme Phillips ; au premier rang, au centre : le révérend Maeda).

Rissho Kosei-kai International

Make Every Encounter Matter



🌸 A Global Buddhist Movement 🌸



Information about
local Dharma centers



facebook



X



✉ We welcome comments on our newsletter Living the Lotus: living.the.lotus.rk-international@kosei-kai.or.jp